Jean Louis Schefer, *Carré de ciel*

Cécile Marie-Castanet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54246>

DOI : 10.4000/critiquedart.54246

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Cécile Marie-Castanet, « Jean Louis Schefer, *Carré de ciel* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 26 novembre 2020, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/54246> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.54246>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Jean Louis Schefer, *Carré de ciel*

Cécile Marie-Castanet

- 1 *Carré de ciel* est un livre admirable : il nous invite à tourner notre regard vers les fenêtres dans les tableaux et à regarder sur quoi elles ouvrent. Tout au long du livret, l'auteur se promène dans ces maisons de peintures que sont les tableaux, s'arrête sur les fenêtres et parvient à animer tous les courants d'air et spectres de lumière. La lecture devient un vrai moment de plaisir et de visions. Dès l'introduction (p. 7-10), l'air est donné, l'auteur y parle de « livret », de « plaisir à imager des œuvres », de « courant d'air », du « redoublement de notre passage fantôme ». Et l'incipit du livre « Une lumière visite le tableau » (p.11), est l'annonciation de cette révélation. Entre promenades, chants et symphonies, les tableaux rencontrés sont abordés comme des apparitions. Chaque description prend le temps de la distraction et du songe en laissant advenir les images. Tout en étant un « poème de lumière », composé de « touches sonores », cet écrit est savoureusement érudit et précis, les réflexions rayonnent avec minutie. L'ouvrage a été inspiré par le « merveilleux dictionnaire de Vossius, (Gerardi Joanni Vossii, *Etymologicon linguae latinae*, Amstelodami, apud Ludovicum & Danielelem Elzeviros, 1662) ». L'auteur témoigne d'une « affection pour ce traité d'erreurs étymologiques » (p.25) et donne corps à sa réflexion en composant avec les étymologies pour voir comment la « fenêtre organise et régit la lumière ». On « appelle fenestra une exposition, c'est-à dire une vitrine ou une devanture » (p. 22). A partir d'une série de divagations dans les maisons qui l'ont traversé, il nous emmène dans ce cheminement vers la clarté. Il laisse entrer le « chahut de formes et de couleurs » dans « une promenade de fantaisie ». L'imagination est sans cesse convoquée, mêlant description et analyse des sources de lumière autour de peintres qui au début de la promenade sont contemporains de Christian Huygens, de René Descartes et de Gérard Jean Vossius (Emmanuel de Witte et la peinture hollandaise). Dans cette compréhension et analyse des espaces, la mélodie l'emporte sur la géométrie : « une suite et une échelle de sonorités organisaient la composition » (p. 34). Deux types de lumière, l'une cartésienne, l'autre d'allure newtonienne, guident une partie de la visite, à travers un ensemble de fenêtres du Midi (Vittore Carpaccio, Andrea Mantegna, Pierre Bonnard) ou du Nord (Albrecht Dürer, Joannes Vermeer, Rembrandt van Rijn). Les tableaux sont analysés géométriquement et poétiquement. Si, pour Leon Battista

Alberti, un tableau est « une fenêtre à travers laquelle on peut regarder une histoire peinte » (p. 39), avec Jean-Louis Schefer, la fenêtre est ce qui laisse apparaître le dehors, la lumière, c'est une « écluse de réalité ». Ce qui nous happe, dans ces réflexions où : « La fenêtre semble partout réglée comme une écluse » (p. 88), c'est la façon dont souvenirs et perceptions sont remués : la buée sur la vitre, la lumière comme matière... *Un Carré de ciel* s'ouvre à la méditation : « Que cherchons-nous dans la peinture, dans les romans ? A jouer de l'image du monde comme l'on joue d'un instrument ? A vérifier un principe d'irréalité qui côtoie notre représentation du monde, à remuer des images dans l'eau [...] ? » (p. 138) ou bien : « Le fond bleu contenu par une brume qui pose une écluse d'irréalité dans le monde peint ? » (p. 142).